

## La peau du rêve

Patrick Cady

Volume 16, numéro 2, automne 2007

Les hauts lieux et non-lieux du rêve II

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016917ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016917ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)

1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cady, P. (2007). La peau du rêve. *Filigrane*, 16(2), 5–14.  
<https://doi.org/10.7202/016917ar>

Résumé de l'article

Dans une lettre fictive à un de ses patients, l'auteur décrit le travail d'élaboration d'un rêve dans l'espace transféro-contre-transférentiel et les registres tant pulsionnel que narcissique.

# La peau du rêve

patrick cady

Dans une lettre fictive à un de ses patients, l'auteur décrit le travail d'élaboration d'un rêve dans l'espace transféro-contre-transférentiel et les registres tant pulsionnel que narcissique.

Je m'étais demandé si quelqu'un dans votre enfance racontait ses rêves, si on vous écoutait raconter vos rêves. Je ne voulais pas privilégier à l'avance le récit de rêve par rapport à tout ce qui pourrait se faire entendre de vous. C'était toute votre parole à laquelle je devais faire écho d'une façon qui l'aide à s'ouvrir au non-rationnel, au non-utile, au vivant de l'imaginaire. Et puis, imaginez votre blessure et votre retrait si vous n'étiez pas arrivé à vous souvenir de vos rêves ! L'essentiel était peut-être de ne pas vous réveiller, que vous vous laissiez aller à me parler d'une voix encore endormie, d'une voix qui me dirait ce que votre bouche ne lâchait pas, une voix qui me dirait comment vous résistiez au réveil, que vous vous laissiez aller dans votre voix pour que ses intonations me fassent entendre les froissements de cette enveloppe qui filtrait encore ma présence mais ne pouvait plus maintenant l'empêcher par moments de vous atteindre. Non, je n'allais pas nous polariser sur votre vie onirique, c'aurait été comme nous polariser sur un symptôme, vous réduire à lui, un symptôme du genre de ceux qui confortent les spécialistes dans leur identité de spécialiste. Non, vous n'étiez pas un alcoolique, non vous n'étiez pas un déprimé chronique, ce que vous étiez était bien autre chose que le symptôme par lequel s'exprimait votre difficulté d'être. Il était peu probable que vous soyez venu trouver un psychanalyste avant d'avoir usé et abusé du spécialiste accro au symptôme. Non, je ne vous aurai pas laissé vous réduire à une fonction de patient qui rêve et qui raconte ses rêves pour servir la psychanalyse au lieu de se servir d'elle, ou du moins j'aurai essayé dans la mesure où je parvenais moi-même à ne pas m'identifier à ma fonction et où je pouvais rester attentif entre nous à ce qui se jouait comme nous jouons avec les personnages de nos rêves. Bien entendu, je ne suis pas hostile aux récits de rêve, ni hostile ni complaisant et surtout pas demandant, mais accueillant et mère porteuse des rêves embryonnaires quand il le faut. Même si je préfère les sentiers aux voies royales, je reconnais que prendre en compte en séance l'expérience du rêve est une aide précieuse pour un patient et un analyste qui ont affaire à une réduction identitaire à une fonction ou un symptôme, les deux s'aggravant toujours mutuellement. Faire resurgir l'expérience du rêve dans nos rencontres allait nous être une aide précieuse à condition que je valorise votre créativité onirique et non que je réduise vos rêves à des objets à interpréter et qui n'auraient pas plus de valeur que celle de la suggestion, du vil plomb dont on pourrait tirer l'or de la psychanalyse.

Je me demandais ce que c'était pour vous de me raconter un rêve. Un cadeau, une obéissance, une production obligatoire en plus de rentabiliser le paiement de la séance, parce que vous étiez convaincu que je ne pourrais pas m'intéresser à vous dans ce que vous êtes ? Je sentais en vous une réticence, une peur de me livrer une telle intimité, de vous engager sur un terrain où vous ne pourriez pas avoir le contrôle, alors que vous m'imaginiez possédant un savoir tout-puissant et donc potentiellement destructeur. Un jour, j'ai cru que vous tiriez de votre poche un kleenex, mais c'était un bout de papier chiffonné, avec votre rêve écrit dessus sans doute, pas votre rêve bien sûr, mais des restes, des repères d'une navigation, des points que vous croyiez fixes, mais vous alliez vous rendre compte qu'ils avaient déjà bougé si vous réussissiez à vous en approcher. Alors avant de vous laisser tenter de faire le relevé de ces traces, je vous ai demandé de prendre le temps de me parler de ce papier, si vous pensiez l'avoir chiffonné comme vous chiffonnez votre doudou enfouie depuis longtemps dans l'amnésie de votre petite enfance. Avait resurgi le papier sur lequel votre mère écrivait la liste des choses que vous deviez acheter à l'épicerie vers laquelle vous vous précipitiez de toutes vos petites jambes, le poing crispé sur cette liste dont il ne fallait rien oublier. Peut-être aviez-vous peur que je vous gronde si vous oubliez quelque chose dans tout ce que vous croyiez devoir me rapporter de votre rêve. Peut-être aviez-vous rêvé pour m'apporter des provisions, peut-être qu'un psychanalyste, ça ne mange que ça, des produits frais cueillis dans les rêves.

Bien sûr, je ne vous disais rien de tout ça, mais je vous imaginais rêvant que, pour sauver votre peau, vous deviez lire à quelqu'un le message qui était écrit sur le bout de papier enfoui au fond de votre poche ; malgré tous vos efforts, vos contorsions, vous n'y arriviez pas, le fond de votre poche était devenu inatteignable. Mais pourquoi donc, au lieu de vous torturer ainsi, de vous menacer de mort, ne vous venait-on pas en aide, pourquoi n'allait-on pas à votre place fouiller dans votre poche ? Je ne répondais pas à votre pourquoi, mais j'essayais d'y reconnaître votre voix d'enfant, un enfant qui a subi tellement de fouilles qu'il ne peut faire autrement que s'offrir de nouveau à cette violence intrusive. Et comment aurais-je pu ne pas réincarner le violeur d'intimité, n'étiez-vous pas venu me voir pour que je découvre ce que vous vous cachiez à vous-même ? Mais le psychanalyste, est-ce que ça ne lui arrive pas à lui aussi de prendre des notes, m'aviez-vous rétorqué en sortant du rêve dans lequel je vous mettais au supplice ? Oui, c'est vrai que ça m'arrive de céder à cette tentation, mais pas comme si j'avais dans la tête un superviseur auquel je devrais tout rapporter de votre cas ; j'ai une façon d'écrire en séance — quand j'arrive à m'en laisser conter par vous sans m'en laisser dicter — qui peut m'aider parfois à régler ma pensée sur le mode du rêve, mais ce n'est pas une écriture que je relis. Quand mes pensées restent trop rationnalisantes, je prends un pinceau encre et j'invente sur une feuille des idéogrammes comme des mini squiggles, vous savez, ces gribouillis qu'on propose à l'autre pour qu'il le reprenne en lui trouvant une forme. Seul dans mon fauteuil, je laisse l'autre en moi se débrouiller avec mes petits coups de pinceau impulsifs. Même sans aller

jusqu'à ces écritures imaginaires, mes notations rêveuses ne pourraient d'ailleurs servir à entraver le mouvement d'oubli nécessaire pour que ce qui me revient de vous en mémoire fasse écho à un retour du refoulé en vous et que me souvenir de vous soit toujours une façon de rêver à propos de vous.

Mais vous, vous ne saviez pas la mémoire que vous réveilliez en moi quand vous me racontiez un rêve ; le savais-je moi-même, ce que vous me faisiez revivre de cette expérience qui fonde la culture dont je suis fait, que je le veuille ou non, culture du témoignage fondée sur la transmission d'un croire dans la parole de quelqu'un — prophète, apôtre, mystique — qui dit avoir vu ce que je n'ai pas vu et ne verrai jamais, peut-être parce que ça dérangerait trop le confort de mon fauteuil scientifique. Mais non, je n'avais pas à avoir foi en vous, vous pouviez me faire croire à un rêve inventé et cette invention vous avait permis, après vous avoir rassuré sur votre capacité à me cacher quelque chose, de me parler de comment on exigeait de vous « toute la vérité, rien que la vérité, dites je le jure », parler de comment vous aviez continué d'exiger ça de vous-même ou comment vous aviez rendu la vie impossible à d'autres en les faisant comparaître à toute heure devant ce tribunal. Prudence donc : une des fonctions de vos rêves était de créer du visible invisible aux autres. Je resterais pour toujours l'aveugle de vos rêves et vous ne verriez jamais les images qui me venaient quand je vous écoutais en raconter un. Si je vous avais demandé des détails visuels, peut-être que j'aurais cherché à voir votre rêve et que je vous aurais entraîné dans une confusion entre le rêve et son récit, peut-être que j'aurais répété alors la fouille parentale dans vos affaires. Nos rêves sont des cachettes où l'on espère être rejoint, mais on ne veut jamais y être découvert.

Vous vous étiez déjà retrouvé nu en public dans un rêve, vous en souvenez-vous ? En médecin qui en a vu d'autres, Freud tranchait qu'il n'y avait là rien d'autre que de l'exhibitionnisme dont la satisfaction était obtenue en mettant en échec la censure qui faisait quand même payer le prix de cette transgression en imposant au rêveur de l'angoisse, de la honte et de la détresse. Celui qui a créé l'ouverture la plus grande à la vie de ce qu'il appelait l'âme — mot que les Américains ont trouvé médicalement incorrect et qu'ils ont remplacé par « appareil psychique » —, celui-là nous a aussi transmis un mécanisme de substitution des rêves par les textes tirés de leur mise en récit, ce qui en fait une mise à mort du rêve comme expérience émotionnelle. Mais c'est peut-être aussi nous qui avons mal traduit Freud : quand il choisit le mot « Affekt », celui-ci, dans la langue allemande de l'époque, est déjà employé dans le vocabulaire de la science psychologique naissante, tout en continuant de signifier jusqu'à la passion. Les traducteurs français l'ont juste francisé en « affect », sans même qu'un retour se fasse en eux de l'ancien « affecte » qui se disait au Moyen Âge. Alors, vous comprenez, ça nous donne souvent un air un peu affecté quand nous parlons entre psychanalystes des émotions, surtout celles encore jamais vécues et qui cherchent à se vivre dans ce rêve à deux qu'on appelle le transfert. On se retient de les ignorer, ces « affects », mais c'est pour ne pas se faire accuser de les envoyer à la décharge.

L'affect, c'est un mot qui reste toujours très convenablement habillé, alors il nous cache bien que votre détresse dans le rêve où vous étiez nu devant les autres, c'est la détresse de l'enfant dont on a exigé la vérité toute nue, l'enfant à qui on a arraché toutes les enveloppes avec lesquelles il se protégeait, enveloppes qui étaient aussi des membranes avec lesquelles il communiquait. Un jour, vous avez gardé votre manteau ; il faisait pourtant chaud dans la pièce où je vous recevais. Vous avez commencé par me prévenir que vous aviez fait un rêve que jamais vous ne pourriez me raconter. Après cette annonce, vous avez attendu, attendu, et comme aucune question, aucun mouvement d'impatience, ne venait de moi, vous avez pu enlever ce manteau qui vous étouffait. Il y a des choses qui ne peuvent se taire que sous le manteau.

Mais votre enveloppe, le modèle de toutes les autres, ce n'est pas le manteau, c'est votre peau elle-même. Il y a aussi une peau de l'âme et c'est le rêve qui la nourrit, en répare les blessures avec son baume de lumière et son cinéma en trois dimensions dans lequel vous baignez chaque nuit, avec sa façon à lui de penser en images les morceaux de peau que vous avez retranchés parce qu'ils sont devenus tabous d'avoir été trop frappés ou trop caressés. Seuls vos rêves peuvent encore venir toucher avec leurs images ces zones interdites. Seul le visuel de vos rêves peut permettre cette régénérescence, cette greffe de peau d'âme. Si ce visuel était désaffecté, il ne pourrait produire que de la peau morte. Votre peau vivante vous contient, vous protège tout en vous mettant en contact avec ceux que vous voulez laisser approcher. Une accumulation de peaux mortes peut donner une corne qui vous protège, mais au prix d'un grand isolement et d'une perte de votre vie émotionnelle. Or, chacune de vos émotions est une création née de votre vie inconsciente et semblable à un rêve ; elle est tout autant nécessaire pour générer et entretenir ce qui vous protège et vous maintient en lien. Sans cette création affective, vos rêves seraient coupés de leur source vive. Et si vos émotions vous parviennent très souvent atténuées dans vos rêves, c'est qu'elles sont filtrées par la peau maternelle du rêve, tant que celle-ci n'est pas trop écorchée. Cette peau de votre rêve est aussi l'écran sur lequel vous le projetez et sa source de lumière, un écran souple qui vous entoure et qui fait que vous êtes toujours dans votre rêve, même quand vous vous y situez en retrait comme un simple spectateur de ce qui s'y déroule. La luminosité de cet écran, qui est aussi enveloppe et membrane, a conservé toute l'intensité lumineuse de vos toutes premières expériences visuelles. L'écran de votre rêve ne peut donc pas être vierge ; il est dessiné, ridé, marqué par les traces de votre présence que vous avez pu lire sur le visage de votre mère, mais aussi griffé par ses tensions, déchiré par ses deuils, tout cela sans compter les marques laissées par les projections de vos rêves traumatiques.

Quand nous nous approchions dans nos rencontres de l'état de rêve, il vous arrivait de regarder autour de vous les murs, les tableaux, les sculptures ou le ciel sur lequel s'ouvrait la baie vitrée face au divan et de vous laisser aller à donner vie à ces œuvres qui avaient toujours quelque chose d'incertain, d'inachevé, à vous en faire l'interprète -au sens que ce mot peut avoir en musique. D'autres jours, c'était

moi dont l'attention était attirée par le fond de votre rêve, son décor, sa couleur, sa lumière. Dans nos rêves, il y a deux pistes à suivre, celle de la lumière et celle de la langue ; la première nous fait remonter le fleuve pas tranquille du sexuel jusqu'à l'engendrement et la conception, tandis que l'autre piste nous permet de retracer les adoptions par lesquelles nous nous construisons et créons des liens, et si nous ne perdons aucune de ces deux pistes, les rêves nous mènent jusqu'à l'enjeu de la survie et à notre incarnation de l'espèce humaine.

Vous m'aviez confié dans les débuts de nos rencontres qu'avant de venir me trouver, vous aviez tenté une auto-analyse en écrivant un journal et que vous l'aviez brûlé parce qu'un ami l'avait ouvert et avait fait mine de vouloir le lire.

Quand Freud décide d'écrire, avec l'intention de la publier, l'auto-analyse de ses rêves, il a l'intuition de prendre un risque et la perspective de livrer au public son intimité d'âme la plus précieuse l'effraie. Il ne se doute pas que cette frayeur peut avoir des effets sur ses interprétations, mais aussi sur ses rêves eux-mêmes. Cette mise à nu est d'autant plus risquée qu'il est, comme vous le savez, le premier à le faire et qu'il va apparaître comme le seul misérable, le seul criminel de l'humanité, ainsi qu'il le note lui-même, réincarnant là aussi Œdipe dans son destin de mettre au jour ce sur quoi les autres s'aveuglent.

La rédaction de son auto-analyse en vue de sa publication avait donc représenté pour Freud une mise à nu ayant pu susciter en lui de fortes résistances à comprendre les enjeux des rêves de nudité. N'avez-vous pas été saisi par le rêve dans lequel lui-même reconnaît une représentation de son auto-analyse. Souvenez-vous : contraint par celui qui a été son patron, il y dissèque la partie inférieure de son propre corps — qui se trouve donc ainsi dénudée, « bassin et jambes », précise-t-il, en ne nommant pas son sexe. Or la dissection a toujours été, dans l'histoire de la médecine, effectuée devant un public d'étudiants auxquels se mêlaient parfois des gens extérieurs au milieu médical et la seule occasion où Freud mentionne qu'il a assisté à quelque chose de cet ordre, c'est quand il découvre à Paris les autopsies pratiquées par un célèbre médecin légiste de l'époque sur les corps des enfants battus et violés.

On a donc affaire ici à un rêve de nudité, même s'il est pour le moins atypique, qui apparaît comme un cauchemar presque insoutenable où le rêveur est contraint par celui qui représente l'autorité morale d'exercer contre lui-même une violence d'un sadisme inconcevable. Dans cette scène qu'il nous raconte juste avant de traiter des « affects dans le rêve », Freud note qu'il aurait dû éprouver de l'horreur, mais il règle ce problème en y voyant le triomphe de sa passion pour sa recherche. La contrainte exercée par son patron n'est là que pour le pousser à la publication et la violence autodestructrice insensée par laquelle il pense représenter son auto-analyse ne l'étonne pas davantage. L'émotion n'est donc pas évacuée seulement du rêve mais aussi des associations qu'il lui inspire, associations inexistantes pour le visuel de cette scène, tant il se précipite sur l'interprétation. On dirait qu'au traitement qu'il fait subir à son corps comme s'il s'agissait d'un cadavre, fait écho la façon dont il traite son rêve. L'écorchement du cadavre du rêve est la condition de

sa dissection ; quand Freud appelle « ombilic » l'enchevêtrement ininterprétable des pensées reliées à un rêve, il effectue au passage une polarisation de son angoisse à la manière d'un phobique, puisque, s'il désigne ainsi le point de votre corps où votre peau s'est densément repliée sur elle-même pour obturer ce qui la trouait à l'origine, c'est toute la peau du rêve qui lui demeure tabou.

« Le rêve de confusion à cause de la nudité » est le premier des « rêves typiques » que Freud écrit. Il commence curieusement par affirmer que le rêve où vous êtes nu ou mal vêtu en présence d'étrangers ne s'accompagne souvent d'aucun sentiment de honte. Cette affirmation si contraire à votre expérience et à la mienne est aussitôt démentie puisqu'il reconnaît que seule la présence de gêne et d'inhibition rend ce rêve typique et qu'il pense que la plupart de ses lecteurs ont déjà connu ça. Il termine d'ailleurs ce texte en rappelant un de ses propres rêves, mais comme dans les autres exemples qu'il vient de nous donner, il ne s'y montre pas nu mais « vêtu d'un costume très sommaire ». Oui c'est vraisemblable que la pruderie de l'époque ait pu faire du port de sous-vêtements l'équivalent de la nudité aujourd'hui, mais alors est-ce que vos émotions ainsi provoquées ne devraient pas avoir perdu de leur intensité à une époque où la nudité est banalisée et a perdu son impact érotique par le fait même ? Vous ne trouvez pas que Freud va un peu vite en besogne quand il affirme que ces sentiments de gêne, de confusion et de honte ne sont, outre la punition infligée par votre conscience, que l'expression inversée du plaisir infantile pris à s'exhiber devant les parents eux-mêmes travestis en étrangers dans ce genre de rêve pour que la censure ne les reconnaisse pas ?

Oui, je sais, c'est injuste, infantile même, de reprocher à Freud de s'être parfois trompé, ne pas avoir tout deviné ; vous m'aviez dit vous-même, alors que vous n'aviez encore lu que son *Interprétation des rêves*, combien il vous paraissait difficile de ne pas l'aimer rien qu'à le lire et sans même connaître sa vie. Ce à quoi nous avons dû rester attentifs pour votre analyse a été de ne pas faire de ce qui pouvait nous venir de nos lectures de ses livres une référence figée ordonnant nos pensées mais de les traiter d'abord comme des associations parmi les autres qui nous venaient en séance et si je dis « nous », c'est pour me rappeler que ce conseil est tout aussi valable pour maintenir la créativité associative de mon écoute. Vous savez, certains seraient peut-être agacés que je discute Freud avec cette virulence, mais c'est comme ça que je peux me servir de lui, en le ressuscitant, et c'est le triste privilège de ceux qui ont perdu leur père à l'adolescence de pouvoir être passionnément en désaccord avec les morts qu'ils aiment.

Vous vous souvenez que lorsque vous m'aviez raconté un tel rêve, vous aviez essayé de plaquer dessus cette histoire d'exhibitionnisme mais que cette interprétation, pas plus que le rêve, ne vous inspirait. Freud avait déjà repéré cette impossibilité d'associer sur un rêve de nudité, mais cette constatation ne l'avait pas inspiré à son tour. Plus vos commentaires sur votre rêve se déployaient en associations libres, plus ils formaient un prolongement de ce rêve et je pouvais être attentif à leur absence comme l'équivalent d'une absence d'élaboration onirique,

ce qui est la marque d'un cauchemar où la capacité associative en images est bloquée, laissant l'événement traumatique se répéter sans qu'aucune tentative d'intégration soit possible. Ne sentiez-vous pas que pour vous risquer dans cette parole inconnue que produit parfois le fait d'associer à partir d'un rêve, il fallait pouvoir vous rassurer d'abord sur votre capacité à protéger votre intimité de pensée et qu'un rêve où l'intimité de votre corps était livrée au viol par le regard de tous, vous rendait incapable de me livrer une parole dont vous ne pouviez savoir à l'avance ce qu'elle mettait à nu de vous ?

Je me souviens aussi que je m'étais demandé à voix haute avec vous si vous n'aviez pas quand même pu cacher une émotion fondamentale au cœur de ce rêve où plus aucune dissimulation ne semblait possible. Vous m'aviez d'abord dit que vous ressentiez de la honte ; l'expression « se couvrir de honte » vous avait alors « sauté dessus » selon vos propres termes. J'avais repris cela en écho interrogatif : avec cette honte, vous étiez donc quand même couverte ? Vous aviez d'abord mal pris ce que vous pensiez être une plaisanterie déplacée parce que vous aviez cru que je faisais allusion à « être couverte » au sens d'être protégée par une assurance et qu'ainsi je ne faisais qu'appliquer l'interprétation de Freud en réduisant votre rêve à un désir exhibitionniste, vous protégeant du sentiment de culpabilité par une fausse honte. Je vous avais alors dit que vous ne vouliez pas que je méconnaisse à ce point votre rêve, mais que vous aviez peur que je vous y découvre trop parce que vous n'en étiez pas encore sorti et que vous y restiez menacé d'une détresse que vous redoutiez de ressentir. J'avais ajouté que votre sentiment de honte n'avait rien de faux mais qu'il était rappelé d'ailleurs pour couvrir la sorte de nudité qu'était votre dénuement et pour cacher à vous-même une détresse insupportable. Peut-être aussi que cette nudité cachait l'enjeu de votre peau à la manière de la lettre volée dans la nouvelle du même nom et dont l'auteur s'imposait d'autant plus à ma pensée qu'il s'appelle Edgar Poe. C'était une tentative de vous représenter par ce rêve la menace de perdre l'enveloppe qui vous contenait tout en vous maintenant en contact avec le monde, tentative à laquelle je faisais écho avec cette lettre volée qui était, à l'époque où ce conte est écrit, sa propre enveloppe, une fois retournée, lettre que les policiers ne trouvent pas dans leur fouille parce qu'elle a été posée trop en évidence. Tout comme se cachait le chiffonné du papier où vous aviez noté les coordonnées de votre rêve pour l'appeler, tout comme votre peau mise à nu pour penser en images le danger qui menaçait votre enveloppe intime. Quand je vous dis « penser », c'est un penser lié à un éprouver pour vous réapproprier les parties de vous qui sont restées isolées par votre réaction de défense à l'insoutenable. Mais quand je parle d'images, je fige encore le mouvement du vivant à l'œuvre dans le rêve ; c'est refaire le coup de sa réduction à un texte.

Vous m'aviez rappelé aussi que dans son livre que vous aviez été lire, pensant y trouver un savoir magique, Freud avance encore comme argument de l'interprétation d'un rêve de nudité comme réalisation d'un rêve œdipien, que les personnages qui vous regardent, vous n'en avez fait des étrangers que pour masquer que ce sont vos parents et que vous les montrez indifférents pour dissimuler le plaisir



que vous voulez qu'ils aient à vous voir nu. Je vous avais alors demandé si vous ne pensiez pas que vous vous serviez de *L'interprétation des rêves* comme d'un livre de couverture. Vous aviez murmuré un sourire et, après un silence, le sentiment de solitude éprouvé dans le rêve vous était revenu. Nous avons alors partagé un silence auquel j'avais ajouté la pensée que vous aviez pu faire une expérience extrême de solitude en vous retrouvant face à vos parents qui vous étaient apparus pour la première fois comme des étrangers ne reflétant plus la présence que vous aviez intériorisée d'eux parce qu'ils venaient de vous donner l'impression qu'ils ne vous comprenaient pas, qu'ils manifestaient un désir ou une colère mystérieuse, ou bien qu'ils avaient bu, se comportaient et parlaient d'une manière étrange, ou bien encore plus simplement étaient devant vous dans un monde où vous n'existiez pas. Je disais « vos parents », même si cette expérience de solitude traumatisante mais incontournable a surtout lieu avec la mère, mais à l'âge où vous avez vécu cette expérience, la mère était aussi le couple maman-papa qui prenait soin de vous et que cela donne un premier éclairage sur le fait que dans ce genre de rêve, vous vous retrouvez rarement nu devant une seule personne mais plutôt au milieu de personnages dont l'anonymat en fait les représentants d'une foule. Quand vous percevez les métamorphoses de vos parents, ceux-ci vous apparaissent comme une foule à deux. L'autre éclairage peut provenir de la défaillance de vos parents dans leur fonction de créer et d'entretenir la membrane qui protège l'intimité de la famille, tout en la mettant en communication filtrée avec le monde extérieur. Vous étiez ainsi laissé seul face aux représentants de ce monde, peut-être parce que vos parents se soumettaient, dans l'éducation qu'ils vous donnaient, à ce que ce monde exigeait, sans être présents à vous dans des choix élaborés par eux. Dans leur exigence d'obtenir de vous la vérité toute nue, sans doute étaient-ils présents comme adultes se livrant à leur pulsion d'emprise et leur voyeurisme, c'est à dire là encore comme des étrangers, pas comme des parents.

Mais dans cette séance qui me revient comme un rêve, vous vous rappelez maintenant une scène où vos parents avaient raconté en riant à des amis quelque chose que vous aviez fait ou dit qui aurait dû rester préservé dans le cocon familial et vous vous étiez senti trahi, abusé dans votre confiance, seul face à ces gens dont vous aviez cru la protection infaillible et qui se retournaient en agresseurs, indifférents à votre détresse, ou pire, jouissant d'elle. Vous avez eu très peur ce jour-là que je répète ce rire qui aurait fait de votre analyste aussi un étranger violeur de votre intimité et que vous imaginiez déjà riant de vous avec ses collègues.

En pensant tout cela, je n'étais pas en train de faire de vous un ange n'éprouvant dans ce rêve aucun désir incestueux ; je disais simplement que ce désir n'a pas le même destin suivant qu'il rencontre ou non la chasteté des adultes et qu'il ne peut expliquer seul que vous vous soyez retrouvé à vivre une telle expérience onirique. Celle-ci pouvait encore être le reflet traumatique de l'exhibitionnisme d'un ou de vos deux parents et cette violence parentale n'est pas seulement sexuelle, elle peut être l'expression d'une pulsion meurtrière qui vise à en finir avec cet enfant tout-puissant que votre parent projette sur vous comme une image de lui-même dont il

n'a pas fait le deuil. Ce n'est peut-être pas un hasard si l'association qui vient à Freud avec le rêve de nudité est celle du conte où le roi est nu. Si vous suivez l'obstination de Freud à toujours supposer dans les rêves de nudité un mécanisme de représentation de l'enjeu sexuel par permutation des contraires, pourquoi l'anonymat de la foule habillée ne cacherait-elle pas l'exhibitionnisme du parent abuseur, tandis que votre nudité d'enfant représenterait la fragilisation de votre enveloppement par une telle agression ?

Si je m'étais référé à une catégorie de rêves typiques et que j'y avais classé votre rêve de nudité, cela serait revenu à faire référence à une symbolique universelle des rêves qui ne commandait pas mes interventions, du moins je le crois, parce qu'alors je me serais opposé à votre travail d'appropriation de ce rêve que vous aviez été tenté d'abandonner à l'indifférence des personnages spectateurs. Par contre, s'il vous arrivait de l'utiliser, je ne vous disais pas que vous vous trompiez, mais cela me rendait attentif, dans votre parole indissociable de votre voix, à ce qui se récitait, résonnait comme un par cœur non appris, battement presque inaudible, étouffé. Je pouvais être amené aussi à y reconnaître la mise en icône d'une image de votre rêve, le désir de la rendre intouchable, de la sortir de la trame narrative du rêve. Certaines de vos associations pouvaient aussi venir éclairer ce maniement d'une symbolique universelle comme le signe d'une difficulté à vous reconnaître auteur de votre rêve et sujet de votre désir. J'étais là pour vous aider à vous approprier votre rêve, à vous en reconnaître le réalisateur, le scénariste, repérer avec vous ce qui vous faisait résister à cela, non seulement dans ce que votre rêve avait d'inacceptable pour vous, mais dans le rapport à la vie onirique qui vous venait de vos parents, de vos grands-parents et de vos ancêtres. Je me souviens d'un jour où vous m'aviez parlé du comportement d'un personnage dans le rêve que vous veniez de raconter, comme si cette personne, connue de vous, était venue vous rencontrer dans votre rêve. Vous étiez resté doublement stupéfait de ma remarque : que vous ayez pu vouloir faire jouer un tel rôle à cette personne vous paraissait difficile à croire, mais le plus saisissant avait été de vous surprendre en train de « délirer » comme si on venait vous voir dans vos rêves. Mais ce n'était pas une folie qui s'était emparée de vous un instant, seulement une mémoire de l'humanité dont vous ne vous saviez pas porteur et qui n'avait peut-être pas eu le temps de se faire entendre dans votre enfance avant qu'on la fasse taire en vous disant : ce n'est qu'un rêve. Mais il est possible aussi que cette visite par effraction dans l'enveloppe de votre rêve ait répété l'effraction par laquelle le désir de votre mère avait donné l'éveil à toute votre vie psychique. Je me souviens encore que cela vous avait fait penser au mot de Flaubert : « Madame Bovary, c'est moi » et ce mot, enfin entendu, vous avait laissé mal à l'aise : comment un homme pouvait-il reconnaître à la face du monde tant de féminin en lui ? Et nous avions parlé de la rêverie que Flaubert avait prêté à cette femme, rêverie sans laquelle le roman n'aurait pas pu se déployer, et nous en étions arrivés à notre rêverie à deux sans laquelle rien de votre analyse ne serait advenu.

Toutes ces pensées, j'ai rêvé vous les dire au fil de nos rencontres, mais dans les échos que je vous en ai fait entendre, je les ai laissées encore moins ébauchées

pour que vous puissiez jouer avec elles, leur donner, comme à des gribouillis de pensée, une forme qui puisse être votre création ; j'espère qu'elles garderont ma parole suffisamment rêveuse pour recevoir, porter votre propre parole et pour que vous la repreniez, plus vôtre encore.

patrick cady  
5, vincent d'indy, app 703  
montréal  
qc h2v 2s7  
patrick.cady@sympatico.ca